



SUBSIDENCE : LA MÉMOIRE INQUIÈTE DES ÉPAVES URBAINES

Camille AMMOUN

Université Saint-Joseph de Beyrouth

Abstract

À Beyrouth, ville marquée par des décennies de conflits et de crises, la mémoire collective demeure éclatée, prise entre des récits concurrents et l'absence de politique mémorielle unifiée. Cet article interroge le rôle des *épaves urbaines* de Beyrouth dans la structuration et la transmission de cette *mémoire inquiète*. S'appuyant sur la notion de cadres sociaux de Maurice Halbwachs, il postule que, faute de récit national cohérent, ces traces urbaines deviennent les supports d'une mémoire informelle ancrée dans l'espace.

À travers l'analyse de six lieux emblématiques (la Tour Murr, le Holiday Inn, l'Œuf du City Center, Dalieh, le siège d'Électricité du Liban, les silos du port), l'article met en lumière la manière dont ces épaves urbaines agissent comme des marqueurs mnésiques puissants. Ces ruines contemporaines sont porteuses d'une *mémoire inquiète*, c'est-à-dire n'appartenant ni à la mémoire historique écrite et documentée ni à la mémoire collective construite comme un narratif.

Ces six épaves beyrouthines, ni muséifiées ni effacées, agissent comme des mémoriaux de facto, investis par les habitants, les artistes et les militants. Elles deviennent des dispositifs cognitifs collectifs dans une sorte de *ville-cerveau* où les souvenirs s'inscrivent physiquement dans l'espace urbain. En tant que témoins d'une histoire récente, elles incarnent un passé traumatique non résolu.

Face à l'échec de la résilience comme cadre d'analyse, souvent invoquée au Liban comme une capacité à tenir malgré tout, l'explosion du Port de Beyrouth le 4 août 2020, constitue un point d'inflexion majeur ouvrant la voie à d'autres narratifs, tels que celui de la *subsidence*. Emprunté à la géologie, ce terme désigne un affaissement lent et irréversible des sols. Appliqué au champ social, il permet d'analyser des adaptations pathologiques qui, tout en donnant l'illusion de la continuité, prolongent et aggravent les déséquilibres structurels. Le cas du secteur électrique beyrouthin illustre cette logique :

derrière le retour apparent de la lumière en 2022, c'est l'économie parallèle, polluante et clientéliste des groupes électrogènes privés qui s'est généralisée.

Si les épaves beyrouthines en offrent une expression localisée, le concept de subsidence permet également d'éclairer des dynamiques globales : changement climatique, érosion de la biodiversité, affaiblissement des institutions démocratiques, prolifération de la désinformation, ou encore muséification et standardisation des centres-villes sous l'effet du capitalisme immobilier. La subsidence devient ainsi un outil analytique pour penser les formes d'usure lente, de déséquilibre accumulé et d'adaptation pathologique qui marquent notre présent à l'échelle mondiale.

Mots-clés

Subsidence – Résilience – Épaves urbaines – Mémoire inquiète – Mémoire collective – Traces mnésiques – Traces urbaines

Abstract

In Beirut, a city scarred by decades of conflict and crisis, collective memory remains fragmented, caught between competing narratives and the absence of a unified memorial policy. This article examines the role of Beirut's *urban wrecks* in shaping and transmitting an *unsettled memory*. Drawing on Maurice Halbwachs's concept of social frameworks, it argues that, in the absence of a coherent national narrative, these urban traces become the vectors of an informal, spatially embedded memory.

Through an analysis of six emblematic sites (the Murr Tower, the Holiday Inn, the City Center Egg, Dalieh, the headquarters of Électricité du Liban, and the Beirut Port Silos) the article highlights how these urban wrecks act as powerful memory markers. These contemporary ruins carry an unsettled memory that belongs neither to historical memory nor to collective memory.

These six wrecks, neither museumified nor erased, function as de facto memorials, appropriated by residents, artists, and activists. They become collective cognitive devices in a *brain-city* where memories are physically inscribed into the urban space. As witnesses to a recent, unresolved past, they embody a traumatic history that resists closure.

Faced with the failure of resilience as an analytical framework, often invoked in Lebanon as the capacity to endure against adversity, the August 4, 2020, explosion at the Port of Beirut marks a critical inflection point, paving the way for alternative narratives, such as that of *subsidence*. Borrowed from geology, this term refers to the slow, irreversible sinking of land. Applied to the social field, it offers a lens for analyzing pathological adaptations that, while

giving the illusion of continuity, deepen and perpetuate structural imbalances. Beirut's electricity sector illustrates this logic: behind the apparent return of power in 2022 lies the widespread, polluting, and clientelist economy of private generators.

While the wrecks of Beirut offer a localized expression of subsidence, the concept also sheds light on global dynamics: climate change, biodiversity loss, the weakening of democratic institutions, the proliferation of disinformation, and the museumification and standardization of urban centers under the influence of real estate capitalism. Subsidence thus emerges as an analytical tool for understanding the slow erosion, accumulated imbalances, and pathological adaptations that define our contemporary world.

Keywords

Subsidence – Resilience – Urban wrecks – Unsettled memory – Collective memory – Mnemonic traces – Urban traces

Subsidence¹ : la mémoire inquiète des épaves urbaines

Introduction

À Beyrouth, une mémoire ni historique ni collective

Beyrouth est une ville marquée par un demi-siècle de violence urbaine, politique et militaire, de guerres, de guérillas, de bombardements, d'occupations répétées par des armées étrangères, d'explosions, d'enlèvements, d'attentats, de déplacements de populations, d'assassinats politiques, de reconstructions inachevées, de destruction systématique de ses quartiers centraux par ces mêmes entreprises de reconstruction et autres développement immobiliers soumis à la dictature de l'urbanisme financiarisé, d'une corruption érigée en système de gouvernement, de spoliations, de crises financières, monétaires et économiques délibérées parmi les plus intenses et les plus radicales qui ont conduit à des vagues sans précédent de pénuries et de paupérisation. Les catastrophes s'enchaînent ainsi depuis au moins cinquante ans sans qu'aucun travail de mémoire ni aucun travail thérapeutique ne soit entamé. Cette stratification des drames (un drame chasse l'autre) nourrit en même temps qu'elle neutralise l'imaginaire beyrouthin de la renaissance perpétuelle. Depuis l'explosion du port de Beyrouth le 4 août 2020, au creux de la vague d'un naufrage spectaculaire, le mythe du phénix qui renaît obstinément de ses cendres s'est révélé aux beyrouthins pour ce qu'il est : non pas une renaissance joyeuse après un drame, mais une répétition du même, de la même chute, de la même souffrance.

Dans ce contexte, la relation entre oubli, amnésie et amnistie permet de penser les tensions inhérentes à la fabrique d'une mémoire collective qui reste, dans le cas de Beyrouth, une hypothèse problématique. Maurice Halbwachs définit la mémoire collective comme étant un ensemble de souvenirs partagés par un groupe, influencés et structurés par les interactions sociales et culturelles. Selon lui, les souvenirs se reconstruisent à partir des données disponibles, sous l'influence des cadres sociaux dans lesquels nous évoluons. La mémoire collective, ajoute-t-il, ne résulte pas de la simple addition de souvenirs individuels, mais constitue une relecture du passé façonnée par les préoccupations du présent et partagée par un groupe (Halbwachs, 1997).

Les cadres sociaux de la mémoire sont les structures sociales, culturelles et politiques qui permettent aux individus de situer et interpréter leurs souvenirs en relation avec la collectivité. Ils facilitent la communication des souvenirs entre les membres de la communauté, assurant que les expériences passées sont comprises de manière cohérente et significative. Halbwachs souligne que sans ces cadres sociaux, les souvenirs individuels seraient désorganisés et difficilement transmissibles (Halbwachs, 1994).

Enfin, Halbwachs pose une différence entre les concepts de *mémoire collective* et de *mémoire historique* (Halbwachs, 1997). Le critère qu'il utilise pour les distinguer est le degré de détail avec lequel un événement passé est reconstruit. Halbwachs oppose la simple connaissance de dates qu'il associe à la *mémoire historique* comme savoir abstrait, à la reconstruction sensible d'un vécu par un groupe qu'il désigne comme *mémoire collective*.

Or au Liban, les cadres sociaux sont fragmentés, à la fois par l'histoire, par les logiques communautaires, et par l'absence délibérée de toute politique mémorielle à visée nationale empêchant ainsi l'émergence d'une mémoire collective. En effet, aucune politique mémorielle n'a été mise en place pour reconnaître ou traiter ces traumatismes répétés. Il n'existe ni musée de la guerre, ni mémorial national, ni dispositif officiel de reconnaissance des souffrances partagées. Cette absence de travail de mémoire empêche la constitution d'un passé commun, et rend d'autant plus difficile la projection vers un avenir collectif. De plus, la mémoire historique libanaise, celle des manuels scolaires, s'arrête en 1946. Le manuel d'histoire de la troisième année du secondaire tel qu'approuvé par le Centre de Recherche et de Développement Pédagogique, émanation du Ministère libanais de l'Éducation et de l'Enseignement Supérieur, se compose de treize chapitres dont le dernier porte le titre suivant : « Remise des intérêts économiques, remise des forces spéciales de l'Est, et retrait militaire (*Notre Traduction*)² ». Il se termine par cette phrase :

« Et le 31 décembre 1946, le dernier soldat étranger quitta le Liban, ce que célébrèrent les Libanais, gouvernement et peuple. L'événement fut immortalisé par l'installation d'une stèle sur le rocher de Nahr el-Kalb, sous la présidence de Béchara el-Khoury et le gouvernement de Riad el-Solh (*Notre Traduction*)³ » (Mourad, Bou Tannous, & Chahda, 2024, p. 111).

Cette dernière phrase du manuel d'Histoire évoque une sorte de fin heureuse de l'histoire. Le 31 décembre 1946, donc, la mémoire historique s'arrête net, laissant place, à partir du premier janvier 1947, à des mémoires collectives se prêtant, hors de tous cadres, aux mythes des héros et des martyrs, mais surtout, à des mémoires collectives atomisées, éclatées, en perpétuelle réinterprétation par des groupes primordiaux au sens de Halbwachs, religieux (au Liban on dira communautaires), sociaux, politiques, et familiaux. Beyrouth n'a donc pas de mémoire historique et pas une, mais des mémoires collectives qui se télescopent, se contredisent, tout en faisant référence à des faits historiques qu'on peut néanmoins qualifier de nationaux.

Il s'agit donc ici d'interroger la manière dont, dans une ville privée de récit national et saturée d'oubli, des *épaves urbaines* agissent comme les opérateurs

d'une *mémoire inquiète*, ni historique ni collective, et comment cette dynamique peut être pensée à travers le concept de *subsidence*.

Pour une psychogéographie des épaves urbaines

Cet article s'inscrit dans une approche qualitative basée sur la *psychogéographie*. Il repose sur l'hypothèse que l'espace urbain constitue un support actif de la mémoire, particulièrement dans les contextes où les dispositifs institutionnels de commémoration font défaut. Ainsi, Beyrouth est appréhendée comme un espace conflictuel de production et d'effacement du souvenir. La démarche psychogéographique adoptée est inspirée par les travaux situationnistes et par leurs récits de déambulation critique. Cette méthode consiste à arpenter la ville en laissant émerger les résonances mémorielles de l'espace à partir de l'expérience subjective de la marche. Elle donne accès à une mémoire sensible perceptible dans la texture urbaine (Coverley, 2011). Guy Debord définit la psychogéographie comme étant « l'étude des lois exactes, et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus » (Debord, 1955). En d'autres termes elle est le point d'intersection entre le *psycho* (l'intérieur) et le *géo* (l'extérieur). La psychogéographie ne se contente pas de cartographier des lieux, elle interroge leur charge émotionnelle, symbolique et mémorielle. Il s'agit donc d'une démarche exploratoire qui propose d'ouvrir un champ de réflexion plutôt que d'arrêter des résultats définitifs.

Nous nous proposons d'examiner comment six sites beyrouthins abandonnés (on parlera d'*épaves urbaines*) agissent comme des opérateurs de l'imaginaire collectif libanais qui, par leur seule présence dans l'espace partagé, réactivent l'expérience du passé. Les sites étudiés sont : la Tour Murr, le Holliday Inn, l'Œuf du City Center, le quartier général de la compagnie Électricité du Liban (EDL), Dalieh, les Silos du Port de Beyrouth. Nous proposons l'idée selon laquelle ces sites ne seraient ni des ruines ni des vestiges mais des épaves urbaines. Leur analyse spatiale résulte du repérage de sites urbains spécifiques (bâtiments détruits, non reconstruits, stigmates de guerre, interstices urbains laissés vacants) qui ont été étudiés comme des archives à la fois dans leur matérialité architecturale et dans leur potentiel évocatoire à travers les créations et interprétations artistiques qu'ils ont inspiré. Ces épaves beyrouthines remplissent paradoxalement une fonction mémorielle qui permet aux différents groupes de créer des narratifs concurrents centrés sur un objet urbain. Elles alimentent ainsi un imaginaire collectif qui s'inscrit dans la géographie affective et symbolique de la ville (une psychogéographie). À Beyrouth, ville sans mémoire historique et sans mémoire collective, l'espace urbain devient donc un vecteur essentiel de transmission, de conflit ou d'effacement. Par leur matérialité ces épaves urbaines émergent

comme des balises mémorielles dans une ville traversée par un oubli organisé et physiquement visible.

Ces six épaves urbaines fonctionnent, à des degrés divers, comme des traces mnésiques (des traces urbaines) partagées par l'ensemble des Libanais malgré des interprétations par les groupes primordiaux qui peuvent être différents voire donner lieu à des narratifs concurrents. Investies d'une fonction mémorielle spontanée par les habitants, artistes et écrivains, elles incarnent une forme de mémoire urbaine alternative en dehors de tout cadre institutionnel. En ce sens, elles s'opposent au discours dominant sur la résilience, souvent mobilisé comme stratégie de neutralisation du conflit et de dépolitisation du trauma et proposent un narratif opposé, celui d'une *subsidence* du corps social qui ne se remet pas des chocs répétés qu'il subit depuis un demi-siècle (Ammoun, 2023). Elles servent ici de support visuel et conceptuel pour articuler trois hypothèses principales : (1) La résilience des Libanais relève d'un mythe ancré dans l'imaginaire collectif, elle est souvent mobilisée pour masquer l'impuissance ou justifier l'inaction ; (2) cette absence de résilience est perceptible dans les ruines, les absences et les cicatrices de l'espace urbain beyrouthin ; (3) enfin, le 4 août 2020 marque une rupture décisive à partir de laquelle une grande partie des Beyrouthins rejettent ouvertement le récit de résilience qui leur était imposé. La résilience apparaît alors non plus comme une vertu, mais comme une résignation et un déni, devenue insoutenable face à l'ampleur et à la multiplication des désastres.

En croisant ces approches, sensible, matérielle et discursive, cet article propose de penser la ruine (ou l'épave) non comme un simple résidu du passé, mais comme un opérateur mémoriel à part entière, capable de produire du sens et de relier les individus à un imaginaire collectif. Il entend ainsi contribuer à une réflexion plus large sur la mémoire urbaine dans les contextes post-conflit, en interrogeant les formes alternatives de transmission du passé là où l'État s'est dérobé à sa mission mémorielle.

Ce propos s'articule en trois temps. Il explore, d'abord, les formes de mémoire qui émergent en dehors des dispositifs mémoriels institutionnels, révélant les tensions entre oubli organisé et mémoire vécue. Ensuite, il s'attarde sur six *épaves urbaines* beyrouthines, en décrivant la manière dont elles sont investies par les artistes contemporains, illustrant leur capacité à produire un imaginaire collectif. Enfin, il aborde une réflexion autour de l'idée selon laquelle sans mémoire, aucune reconstruction, aucune résilience n'est possible puis développe un discours sur la *subsidence*, envisagée comme une adaptation pathologique du corps social à la suite d'un naufrage marqué par l'accumulation non digérée de chocs successifs.

1. Mémoire inquiète et récit dissensuel

La notion de trace mnésique interroge le rapport entre les représentations présentes et l'absence du passé. Appliquée à l'espace urbain, elle désigne des formes matérielles qui continuent de rendre le passé perceptible. La trace urbaine, en tant que trace mnésique, suggère ainsi que l'absence n'est pas synonyme d'effacement et que le passé, bien que révolu, s'inscrit dans le réel. C'est ce que Paul Ricœur appelle la matérialité de la trace :

« Avec la question plus spécifique des traces mnésiques, nous resserrons notre prise et nous approchons du foyer de l'amnésie et de l'oubli. En même temps, nous nous approchons du cœur du débat, à savoir le rapport entre la signification phénoménologique de l'image-souvenir et la matérialité de la trace. » (Ricœur, 2000).

De plus, dans sa réflexion sur le corps propre, Ricœur, opère une distinction entre le corps-objet, soumis à l'observation extérieure, mesurable et objectivable, et le corps-sujet, c'est-à-dire le corps vécu, incarné, ressenti de l'intérieur (Ricœur, 2000). Transposée à l'espace urbain, cette idée nous invite à penser la ville selon une double dimension : comme objet matériel et comme conscience. Dans cette optique, la ville n'est pas seulement une accumulation de formes, de volumes et de réseaux, une spatialité fonctionnelle, mais aussi un espace vécu, traversé par les affects, les souvenirs et les récits. On pourrait ainsi parler d'une sorte de *ville-cerveau*⁴, en ce qu'elle fonctionne comme un dispositif cognitif collectif. Elle enregistre les traces des événements, produit des représentations mentales, fabrique de l'imaginaire. Dans un contexte comme celui de Beyrouth, ville traumatique par excellence, marquée par des séquences de destruction, de reconstruction et d'oubli, cette analogie prend tout son sens. Un bâtiment comme la Tour Murr (première des six épaves urbaines retenues) par exemple, est une trace urbaine, une trace matérielle, un souvenir physiquement visible dans ce cerveau qu'est la ville.

Dans un contexte de désintégration des cadres mémoriels formels, les épaves beyrouthines acquièrent une fonction paradoxalement structurante. Vestiges physiques d'un passé occulté ou nié, elles assurent la persistance de traces mnésiques au sein du tissu urbain. Ces traces urbaines, échappant aux dispositifs de la mémoire officielle, se donnent à voir comme des supports discursifs d'une mémoire disjointe mais tenace. À défaut de médiations institutionnelles, c'est la ville elle-même qui devient archive.

Les rares mémoriaux officiels – tels que la Statue des Martyrs, restaurée tout en conservant les stigmates de la guerre (trous d'impacts, bras manquant), la sculpture monumentale *Espoir de Paix* de l'artiste franco-américain Arman,

érigée en 1995 devant le Ministère de la Défense à Yarzeh, ou encore l'immeuble Barakat, acquis en 2003 par la municipalité de Beyrouth et transformé en musée *Beit Beirut*, également restauré en intégrant les marques de la guerre – pourtant investis d'une vocation mémorielle explicite ne s'imposent pas dans l'imaginaire collectif beyrouthin avec autant d'intensité que les épaves urbaines qui jalonnent la ville. Ces épaves, édifices abandonnés, jamais institués comme lieux de mémoire, agissent comme supports de souvenirs partagés. Leur présence concrète dans le paysage produit ce que l'on pourrait appeler des effleurements mnésiques : formes de mémoire urbaine informelle, non organisée par l'État, mais puissamment ancrée dans le regard quotidien des habitants.

Contrairement aux trop rares monuments officiels qui peinent à susciter une véritable résonance auprès des habitants de Beyrouth, la Tour Murr possède un pouvoir évocateur infiniment plus puissant. Bien qu'aucune fonction mémorielle ne lui ait été assignée, elle agit comme une véritable trace urbaine : elle condense, dans sa verticalité monolithique, la mémoire d'un passé conflictuel jamais digéré. Trace urbaine, non interprétée, non muséifiée, non visitée, c'est une épave urbaine résultant du naufrage délibéré d'un pays par sa classe politique milicienne. La Tour Murr évoque en effet la violence du système milicien à la génération qui a vécu, en 1975, les premiers mois de la guerre du Liban. Mais elle suscite également des résonances particulières chez les générations nées après la guerre, qui ne l'ont pas vécue directement mais n'ont pas non plus eu accès à une mémoire historique construite. Les manuels scolaires libanais qui s'arrêtent en 1946 laissent les décennies suivantes dans un angle mort pédagogique. Dès lors, la trace urbaine offre à ces générations un contact sensible avec une histoire non transmise.

La Tour Murr n'est pas une trace au sens documentaire (historique, monument officiel), mais une trace mnésique publique et collective, à l'état brut, que l'histoire n'a pas encore récupérée ni digérée. Elle est la trace matérielle d'un événement passé qui persiste sans nécessairement être encore comprise, commentée ou insérée dans un récit. Elle correspond donc à un état antérieur à l'histoire, mais postérieur à l'expérience vécue. C'est une projection matérielle de cette trace mnésique, non convertie en archive ni en monument qui échappe aux processus de muséification (contrairement à Beit Beirut), à la mise en récit historique (contrairement à la Statue des Martyrs), et surtout à la commémoration officielle. Dans ce sens, elle demeure ouverte, ambiguë, irritante, comme une résurgence de mémoire non résolue, en attente d'interprétation.

Paul Ricœur critique les abus de mémoire (inflation commémorative) autant que les abus d'oubli (amnésie imposée) : « Je reste troublé par l'inquiétant spectacle que donnent le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire

de l'influence des commémorations et des abus de mémoire – et d'oubli. » (Ricœur, 2000). La Tour Murr échappe aux deux : elle résiste à l'effacement (ce n'est pas une ruine oubliée), autant qu'elle récuse la célébration (ce n'est pas un lieu sanctuarisé). Elle incarne une *mémoire inquiète*, qui refuse la pacification narrative. La mémoire inquiète est ainsi une mémoire intranquille : ni historique, ni collective, pourtant bien présente, inscrite dans les paysages urbain et mental sans jamais avoir trouvé la quiétude du livre ni la tranquillité du récit.

Les épaves beyrouthines sont donc les icônes négative d'une histoire tue, les images monumentales de l'absence de récit et de la défaillance du langage historique. Elles deviennent donc les signes forts de l'oubli actif. Et ce, non pas parce qu'on ne se souvient pas, mais parce que le politique refuse de raconter. Elles sont des témoignages silencieux, et ce sont ces silences qui leur donnent leur puissance mémorielle à rebours des narrations saturées que Ricœur critique, mais aussi éloignées, par leurs empreintes tutélaires dans le paysage urbain, de l'oubli qu'il déplore. Lieu de mémoire inversé, signes visibles d'une mémoire qui persiste sans devenir histoire, parce que ni reconnue, ni médiatisée, ni pardonnée. Ce type de trace met en crise l'histoire officielle et ouvre le champ du souvenir partagé et du récit dissensuel.

Pour Pierre Nora, pour qu'un lieu soit un *lieu de mémoire*, il faut qu'au départ, il y ait « volonté de mémoire » (Nora, 1996). Or clairement, dans le cas des épaves urbaines, il n'y en a pas, en tout cas, il n'y en a aucune d'organisée ni d'institutionnalisée. Pour Marc Augé « Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu » (Augé, 1992). Dans ce cas, nos épaves, seraient-elles des *non-lieux de mémoire* ? Ou des *lieux d'oubli* ? Mais alors un oubli tutélaire, imposant, palpable, visible de tous en plein cœur de la ville.

« Reste à parler de l'oubli ! », écrit Paul Ricœur, avant de poursuivre : « La clinique n'aborde le sujet précis de l'oubli que dans le voisinage des dysfonctions ou, comme on dit, des «distorsions de la mémoire». Mais l'oubli est-il une dysfonction, une distorsion ? À certains égards, oui. S'agissant de l'oubli définitif, assignable à un effacement des traces, il est vécu comme une menace : c'est contre cet oubli là que nous faisons œuvre de mémoire, afin d'en ralentir le cours, voire de le tenir en échec. » (Ricœur, 2000). L'Oubli donc, est une fonction de la mémoire alors que l'amnésie, elle, en est une dysfonction.

Quant à l'oubli imposé par auto-amnistie (l'amnistie par un groupe criminel de ses propres crimes), c'est sans aucun doute, à travers l'institutionnalisation de l'impunité, un crime en soi. En effet, la classe politique libanaise issue de la

guerre civile s'est auto-amnistiée en 1991, consolidant son pouvoir dans le cadre d'un système confessionnel inchangé dans son essence (Skaff, 2013). Cette auto-amnésie, bien qu'institutionnalisée, ne fait pas consensus. Elle fut largement contestée par une partie de la population, notamment à travers le slogan « tous, c'est tous », né durant les manifestations de 2015 qui suivent la crise des déchets, puis largement repris lors du soulèvement d'octobre 2019 qui exprime un rejet global de la classe politique.

Pour revenir à l'urbain, le centre-ville de Beyrouth a été détruit, mais pas effacé, par la Guerre du Liban de 75-90. Dans les premières années de l'après-guerre, c'est en revanche par son entreprise de reconstruction qu'il est en grande partie rasé. Ce qu'il en reste aujourd'hui, c'est un « centre-vide » qui a irrémédiablement perdu le cosmopolitisme est-méditerranéen qui le distinguait jusqu'en 1975 (Ammoun, 2020). Ici point de mémoire inquiète comme pour les six épaves qui ponctuent le paysage beyrouthin. Ici, dans ce centre géographique transformé en périphérie, c'est l'amnésie urbaine qui règne. Cette perte définitive d'urbanité, c'est le contraire absolu de la résilience.

2. Les Épaves beyrouthines

Pour qualifier la situation du Liban depuis 2020, on a d'abord parlé de crise(s), au singulier puis au pluriel. Certains évoquent désormais une multicrise chronique, tandis que le terme de polycrise s'impose comme un nouveau mot-clé du lexique contemporain. La polycrise désigne un enchevêtrement de chocs hétérogènes qui interagissent, se renforcent mutuellement et produisent des effets plus radicaux que la somme de leurs parties. Avec Georges Corm qui qualifie les guerres du Liban de « Guerres Gigognes » (Corm, 2001), on pourrait aujourd'hui parler de *crises gigognes*. Charif Majdalani choisit le mot plus abrupt d'effondrement pour qualifier la vague centennale qui a touché le Liban en 2020 (Majdalani, 2020). À cette valse lexicale, j'aimerais ajouter un terme aux résonances singulières : celui de naufrage. Issu du latin *navis* (le navire) et *frangere* (briser), le naufrage, c'est littéralement le navire qui se brise.

Par conséquent, plutôt que de parler simplement de ruines pour évoquer les traces urbaines de la mémoire inquiète de Beyrouth, nous proposons de penser ces bâtiments abandonnés, livrés aux assauts du temps et des intempéries, comme des épaves urbaines. Car l'épave n'est pas seulement un vestige ou une ruine, elle est ce qui subsiste après le drame. Sa présence inerte et chargée, échouée au milieu du tissu urbain est la trace concrète d'un naufrage. Ni restaurée, ni détruite, l'épave urbaine échappe à toute finalité fonctionnelle ou symbolique décidée. Elle dérive dans le temps mais aussi dans l'imaginaire collectif des habitants.

L'épave urbaine, donc, est une forme architecturale déchue mais persistante, qui témoigne d'un naufrage collectif, politique, économique, social et symbolique. Elle diffère de la ruine, qui renvoie à un effondrement passé, chargé d'une aura romantique ou historique, et du vestige, fragment extrait du temps. L'épave, au contraire, n'a pas été intégrée au récit officiel, ni digérée par l'histoire. Elle échappe à la muséalisation comme à l'effacement, et imprègne l'imaginaire collectif. Elle n'est pas documentée par la mémoire historique et du fait de son appartenance à des récits multiples parfois dissensuels, elle ne peut être le vecteur d'une mémoire collective pacifiée. En ce sens, l'épave urbaine non-entretenu, exposée aux intempéries, donc en plein processus de décomposition, illustre une *mémoire inquiète*, c'est-à-dire non-apaisée, non-écrite mais physiquement visible et tangible dans le texte urbain.

L'épave incarne l'échec d'un projet national, et expose l'absence de toute volonté de réparation ou de mémoire officielle. Puissance mnésique brute, elle agit comme une mémoire involontaire souvent plus puissante que les monuments institutionnels. Elle désigne une forme d'anti-architecture, non investie, non réappropriée, et un usage négatif de l'espace. Penser Beyrouth à partir de ses épaves revient à refuser le discours politique de la reconstruction et de la résilience. L'épave devient ainsi le lieu théorique d'un narratif de la désillusion, mais aussi d'une possible réinvention des imaginaires.

À la croisée de plusieurs dérives urbaines, d'un projet photographique et de recherches menées sur les représentations symboliques de l'abandon architectural⁵, il est apparu que six sites affleurent de manière récurrente à la surface du tissu urbain et symbolique de Beyrouth. Chacun de ces bâtiments cristallise une dimension spécifique du naufrage libanais :

-
- **La Tour Murr** (fig. 1), dans sa verticalité brutaliste représente la violence du système milicien. Restée inachevée, poste avancé des francs-tireurs, elle est enracinée dans la logique paramilitaire des années de guerre.



-
- **Le Holiday Inn** (fig. 2), théâtre de la bataille des hôtels durant les premiers jours de la Guerre du Liban, symbolise l'effondrement d'un ordre bourgeois et cosmopolite, littéralement pris d'assaut.



- **L'Œuf** (fig. 3), ancien cinéma abandonné, transformé en espace de rassemblement alternatif, notamment en octobre 2019, incarne la mémoire d'une révolution festive, contre-hégémonique, propice à la circulation libre du savoir et à l'invention démocratique.



-
- **Le bâtiment de l'EDL** (fig. 4) incarne la corruption érigée en système de gouvernance. Il est le marqueur spatial d'un clientélisme enraciné dans la quotidienneté des défaillances et des pénuries délibérées.



- **Dalieh** (fig. 5), avec sa forêt de dolos en béton et ses falaises ouvertes sur la mer, constitue le dernier fragment non bâti du littoral beyrouthin. Ce site raconte la privatisation rampante du domaine public, la destruction des écosystèmes et la spoliation urbaine. Il cristallise le recul du bien commun au profit d'intérêts privés, mais représente aussi une des rares victoires de la société civile sur le capitalisme immobilier.



- **Les silos du port** (fig. 6), partiellement effondrés à la suite de l'explosion du 4 août 2020, concentrent en un seul crime toutes les fautes du régime issu de la guerre de 1975-90, il remettent en cause l'auto-amnistie de 1991 en démontrant l'impunité de la classe politique libanaise. Juger ce crime c'est juger l'ensemble des crimes puisqu'il les concentre tous. Il faut noter que le 3 août 2025, les silos du port sont inscrits à l'inventaire général des monuments historiques par le ministre de la Culture Ghassan Salamé.



Pour illustrer la prégnance de ces six sites dans l’imaginaire beyrouthin, on peut citer, à titre non exhaustif, un ensemble d’œuvres d’artistes contemporains qui les ont interprétés, reproduits, ou investis. Ces interventions, relevant de pratiques artistiques variées (photographie, installation, performance, vidéo, arts visuels ou sonores), participent de la construction d’un imaginaire collectif beyrouthin. Elles révèlent combien ces épaves urbaines continuent de travailler la ville par leur seule présence, au croisement du sensible, du politique et du mémoriel.

Artiste(s)	Épave	Œuvre	Description	Date
Marwan Rechmaoui	Tour Murr	Monument for the Living	Casting cement, 230 x 60 x 40 cm	2002
Ayman Baalbaki	Holiday Inn	Seeking The Heights	Acrylic on fabric laid on canvas, copper light box, 200 x 210 cm	2010
	Œuf	Beirut City Centre (The Egg)	Mixed media on canvas	2015
	Tour Murr	Burj Al Murr	Mixed media on canvas	2015
	Silos	Warehouse N°12	Mixed media and acrylic on canvas, 175 x 200 cm	2020

Muhammed Saed	Holiday Inn	Holiday Inn Hotel (No. 9)	Oil on Canvas, 160 x 145 cm	2024
	CEuf	The Dome (No. 2)	Oil on Canvas, 100 x 114 cm	2024
	Silos	The Poenix Bird; will this ever rise again?	Oil on Canvas, 124 x 113 cm	2023
	Tour Murr	Burj el Murr	Oil on Canvas, 180 x 134 cm	2023
	EDL	Electricité du Liban	Oil on Canvas, 111 x 160 cm	2022
Mazen Kerbaj	Holiday Inn	Four Buildings from Beirut	Ink, acrylic, blue pencil and collage on paper, 42 x 29,7 cm	2017
	Tour Murr	Four Buildings from Beirut	Ink, acrylic, blue pencil and collage on paper, 42 x 29,7 cm	2017
	CEuf	Lettre à ma mère	Planche, BD	2013
	EDL	Électricité du Liban	Silkscreen handprinted poster	2022
Bassam Kyrillos	Silos	Beirut Silos	Aluminum and brown patina	2020
	CEuf	Egg Building	Aluminum and brown patina	2021
Jad El Khoury	Tour Murr	Burj el Hawa	Installation in situ	2018
Christian Zahr	Dalieh	The Angry Dolosse Army	Installation in situ	2014
Rana Haddad, Pascal Hachem	Dalieh	On The Same Wavelength	Installation in situ	2017
Nasri Sayegh	Tour Murr	Amères	Instagram and Inkjet printing on Hot Press Bright White paper 29×29cm	2018
Lamia Ziadé	EDL	EDL	Illustration	2020
	Silos	Mon Port de Beyrouth	Livre, Éditions POL	2021
Iyad Abou Gaida	EDL	A Vertical Mazra'a	Visual Essay	2023
Rana Eid	Tour Murr	Panoptic	Film documentaire	2017
Mayssa Jallad	Holiday Inn	Marjaa: The Battle of the Hotels	Album (musique et texte)	2023
Nadim Karam	Silos	The Gesture	Sculpture Monumentale in situ	2021
	Silos	The Gesture Series	Watercolour on paper, 24 x 18 cm	2021
Joe Keserouani	Silos	Carcass	Acrylic & ink on canvas, 90 x 120 cm	2022
Tom Young	Silos	The Great Silo, Beirut	Oil on canvas, 60 x 80 cm	2020
	Holiday Inn	Holiday Inn, Beirut	Oil on canvas	2020

Mira el Khalil	Holiday Inn	Holiday Inn Beirut	Mixed media mounted on card in two panels, 125,2 x 157,2 cm	2024
Ieva Saudargaite Douaihi	Tour Murr	9999 Windows of Burj el Murr, Beirut	Animation Instagram	2022
Aref Merhi	Tour Murr	Mesh mofeed akter?	Animation 3D	2025
	Silos	Sans titre	Animation 3D	2025

La fréquence et la récurrence de ces interprétations illustre la place que tiennent ces six sites dans l'imaginaire collectif des Libanais. Il ne faut pas oublier qu'en octobre 2025, à l'occasion de la manifestation WeDesign, la Tour Murr a été investie par un projet artistique et universitaire, l'exposition étudiante *Design "In" Conflict* organisée par Archifeed et réunissant des travaux d'étudiants de neuf universités libanaises.

3. La Subsidence comme adaptation pathologique

Sans élaboration d'une mémoire historique, sans construction d'une mémoire collective et en l'absence de tout travail thérapeutique, aucune reconstruction, aucune résilience n'est possible. Et si le concept de résilience, en tant que tel, n'est pas problématique, c'est l'injonction à la résilience qui pose problème et qui conduit, dans certains cas, à désigner précisément le contraire du phénomène qu'il est censé décrire, soit du déni ou de la résignation. Et cela est d'autant plus vrai dans un contexte de sédimentation des drames à la suite de catastrophes successives.

Faute d'avoir une mémoire collective, les beyrouthins ont un imaginaire collectif. Un imaginaire construit sur le mythe de la résilience et ce bien avant que le concept ne soit popularisé en occident par des psychiatres et des psychologies tels que John Bowlby, Emmy Werner ou, plus tard, Boris Cyrulnik (Bowlby, 2002 ; Werner & Smith, 2001 ; Cyrulnik & Jorland, 2012). Cet imaginaire trouve sa source dans la mythologie libanaise du phénix qui renaît obstinément de ses cendres et de la légende populaire d'une Beyrouth « sept fois détruite, sept fois reconstruite ». Ces fables seront reprises par la culture populaire et la littérature dans les vers de la poétesse Nadia Tuéni, par exemple (Tuéni, 1979) :

« Qu'elle soit courtisane, érudite, ou dévote,
péninsule des bruits, des couleurs, et de l'or,
ville marchande et rose, voguant comme une flotte,
qui cherche à l'horizon la tendresse d'un port,
elle est mille fois morte, mille fois revécue. ».

Ce mythe transformé au fil du temps en injonction par le discours politique trouve sans doute un écho historique dans des événements majeurs tels que le grand tremblement de terre de 551 qui anéantit la ville et provoque la disparition de son illustre école de droit, l'une des plus prestigieuses de l'Empire romain d'Orient. En 1906, Élysée Reclus écrivait déjà dans le *Livre II de L'Homme et la Terre* de « Beïrt, jadis Beeroth ou les «Fontaines» » que « Cette ville était une de celles qui doivent vivre ou revivre quand même : les conquérants passent et la cité renaît derrière eux » (Reclus, 1905). Beyrouth continue aujourd'hui de subir des chocs physiques dévastateurs à intervalles réguliers suivis de chantiers de déblaiements et de reconstructions (après la longue guerre de 75-90, après celle de 2006, après l'explosion de 2020, après la guerre de 2024) auxquels viennent s'ajouter de multiples chocs et stress politiques, sociaux, économiques, écologiques et symboliques comme la spoliation bancaire de 2019 suivie des pénuries de 2020. Ces dernières ont même ravivé le souvenir enfouis de la Grande Famine du Mont-Liban qui a sévi pendant la Première Guerre mondiale et a entraîné la mort de près de 150 000 habitants.

Dans ce contexte d'une succession de drames à une fréquence élevée, et de pertes à chaque fois irrécupérables, accompagnés d'une sorte d'adaptation/résignation il ressort des différents narratifs beyrouthins, que le concept de résilience s'avère inopérant. Nous proposons pour illustrer cette situation d'affaïssement permanent, social, économique, urbain, cette sédimentation des drames, de faire opérer au concept géologique de subsidence, la même évolution épistémologique que celle qu'a connue la résilience (qui est passée de la physique aux sciences humaines) en le faisant passer de la géologie à l'humain pour décrire un phénomène équivalent d'affaïssement irréversible.

En effet, le concept de résilience a connu une évolution épistémologique notable, passant du domaine de la physique, où il qualifie la capacité d'un matériau à retrouver son état initial après un choc ou un stress, aux sciences humaines, où il désigne désormais la faculté acquise par un individu à se reconstruire après un traumatisme, et ainsi à ne plus être prisonnier de la souffrance. Le terme a également évolué pour décrire la capacité d'un système (urbain ou informatique, par exemple), ou d'un écosystème, à retrouver ses fonctions initiales après un choc. En ce qui concerne les systèmes urbains, autrement dit les villes, qui nous occupent ici, une ville est dite résiliente si elle évalue, planifie et agit pour se préparer, s'adapter et répondre à des changements progressifs ou à des chocs imprévus.

En géologie, la subsidence désigne un affaïssement irréversible du sol. Transposé au champ social et psychique, ce concept permettrait de décrire un processus par lequel chaque traumatisme vient recouvrir le précédent, empêchant tout

travail de réparation et conduisant à un affaissement psychique pour l'individu, social, économique et politique pour le groupe, urbain pour la ville (à travers la perte d'urbanité dans le centre-ville de Beyrouth par exemple, ou le détricotage du tissu urbain à la suite de la soumission de la production de la ville au capitalisme immobilier).

À l'opposé de la résilience, qui implique une capacité à se redresser, à rebondir, la subsidence exprime une dynamique d'affaissement irréversible où l'individu et la société s'enfoncent peu à peu, sans possibilité de consolidation. C'est le cas d'un individu ou d'une société qui ne se remettent pas d'un drame mais qui le voient enterré par le suivant. Lors de la présentation de cette proposition d'évolution épistémologique du concept de subsidence à l'Association Libanaise pour le Développement de la Psychanalyse (ALDeP)⁶, la psychanalyste Marie-Thérèse Khair Badawi propose, pour décrire ce phénomène, l'idée d'une « adaptation pathologique⁷ ». Cette notion éclaire la manière dont les individus, les groupes, ou les systèmes, à force d'être confrontés à des drames successifs finissent par s'ajuster à l'anomalie, en normalisant le trauma plutôt qu'en le traitant. Elle rejoint notre proposition de transposer le concept géologique de subsidence au champ humain. Dans les deux cas, il s'agit du contraire de la résilience, soit d'un affaissement lent, insidieux et irréversible, qui empêche toute consolidation et tout travail de mémoire.

Comme la résilience, la subsidence peut s'appliquer à des dynamiques individuelles, collectives ou systémiques. Le cas du secteur de l'électricité à Beyrouth en offre une illustration concrète. À la suite des pénuries massives de 2020, la compagnie d'Électricité du Liban n'était plus en mesure de fournir que quelques heures d'alimentation électrique par jour. Dès 2022, la ville semblait pourtant fonctionnelle : ses rues à nouveau éclairées, ses commerces ouverts, ses immeubles alimentés. Cette apparente normalisation pourrait être interprétée comme un signe de résilience. En réalité, elle repose sur le déploiement généralisé de groupes électrogènes privés alimentés au diesel, opérant à l'échelle des quartiers et gérés par des réseaux parallèles. Ce système a aggravé la pollution de l'air, accentué les inégalités d'accès à l'énergie et renforcé les logiques clientélistes en consolidant le pouvoir d'acteurs informels liés aux élites politiques corrompues. Ce type d'adaptation, loin d'être un redressement sain, illustre une forme caractéristique de subsidence : une réponse dysfonctionnelle qui perpétue les déséquilibres structurels tout en donnant une illusion de redressement.

Le 4 août 2020 constitue une date pivot dans le récit national libanais. À cette date, avec l'explosion du port de Beyrouth, une rupture s'est opérée au sein de l'imaginaire collectif : la résilience des beyrouthins apparaît enfin pour ce qu'elle

est, une posture ambivalente, oscillant entre résignation et déni. Au lendemain de cette catastrophe pivot qui a matérialisé en une fraction de seconde d'une densité inouïe, les cinquante ans d'incurie et de corruption de la classe politique libanaise, de nombreux artistes, architectes et intellectuels libanais, mais aussi de nombreux citoyens sur les réseaux sociaux et dans les conversations mondaines, ont pris leurs distances avec le discours sur la résilience, désormais perçu comme une injonction à accepter l'inacceptable.

Il est important pour conclure de replacer la notion de subsidence dans le dialogue plus large des réponses aux traumatismes et catastrophes.

L'œuvre de Primo Levi incarne le drame immense, indépassable et irréparable à la fois individuel et collectif de la Shoah. Il souligne l'irréversibilité de la rupture provoquée par la déshumanisation de l'expérience concentrationnaire (Levi, 1988). Cette déshumanisation laisse une empreinte durable et envahissante, qui dépasse les limites temporelles de l'événement. Pierre Pachet, s'appuyant sur Levi, souligne que « l'expérience des camps est une expérience dans laquelle il n'y a pas de répit. Et une fois que l'expérience des camps a été vécue, elle ne cesse pas, (...) elle continue à encercler la vie » (Pachet, 2019).

À l'opposé, Nassim Nicholas Taleb propose l'idée que certains systèmes ou individus ne se contentent pas de résister aux épreuves, mais s'en trouvent renforcés : « Certains objets tirent profit des chocs ; (...) l'antifragilité dépasse la résistance et la solidité. Ce qui est résistant supporte les chocs et reste pareil ; ce qui est antifragile s'améliore. » (Taleb, 2013).

La résilience, quant à elle, n'ignore ni l'ampleur ni l'impact de la blessure dans la durée, mais en fait une matrice d'élaboration possible (Cyrulnik & Jorland, 2012). Ainsi, entre le drame absolu et indépassable de la Shoah et la plasticité conquérante de l'antifragilité, la résilience trace un chemin intermédiaire, celui d'une réparation psychiquement soutenable.

Dans des contextes de chocs répétées la notion de subsidence permet de penser une série de traumatismes réitérés, inscrits dans la durée et dans la structure même du vécu individuel et collectif. Elle désigne un affaissement lent, souvent imperceptible, mais irréversible, un état où les sujets ne se relèvent jamais pleinement (Levi), ni ne profitent de ces chocs (Taleb), ni ne retrouvent une réparation psychiquement soutenable (Cyrulnik), mais habitent un espace marqué par des strates successives de traumatismes sans cesse enterrés par le choc qui suit.

Conclusion

En l'absence d'une politique mémorielle cohérente, les *épaves urbaines* de Beyrouth (de la Tour Murr aux Silos du Port) s'imposent comme les vecteurs paradoxaux d'une *mémoire inquiète*, c'est-à-dire ni historique, ni collective, mais profondément ancrée dans les paysages urbain et mental des Beyrouthins. En pleine dérive, matérielle autant que symbolique, ces épaves agissent comme les souvenirs tangibles d'un naufrage. Visibles de tous, ces traces mnésiques sont inscrites dans la ville, elle-même envisagée comme un dispositif cognitif collectif, une sorte de *ville-cerveau* qui se souvient.

Ces structures échouées ne sont en revanche pas des vestiges passifs mais des dispositifs sur lesquels la création artistique agit comme une force de mobilisation d'un imaginaire collectif. Un imaginaire longtemps structuré par une injonction à la résilience qui a conduit celle-ci à se transformer en son contraire, soit de la résignation face aux crimes et aux spoliations perpétrés depuis un demi-siècle par une classe politique corrompue, clientéliste et prédatrice.

Le 4 août 2020 constitue à cet égard un point d'inflexion majeur, mettant à nu les limites du mythe de la résilience beyrouthine et ouvrant la voie à d'autres narratifs, tels que celui de la *subsidence*. Si la résilience est souvent illustrée par l'image du roseau qui ploie mais ne rompt pas, la subsidence, elle, désigne un roseau qui ploie, ne rompt pas non plus, mais reste incliné à la suite de tempêtes répétées qu'il subit tout en continuant de croître, mais de travers.

Si les épaves beyrouthines en offrent une expression localisée, le concept de subsidence permet également d'éclairer des dynamiques globales : changement climatique, érosion de la biodiversité, affaiblissement des institutions démocratiques, prolifération de la désinformation, ou encore muséification et uniformisation des centres-villes sous l'effet du capitalisme immobilier. La subsidence devient ainsi un outil conceptuel pour penser les formes d'usure lente, de déséquilibres accumulés et d'adaptations pathologiques qui marquent notre présent à l'échelle mondiale.

Notes

¹ J'ai, pour la première fois, proposé de transposer le concept de subsidence du champ de la géologie à celui des sciences humaines dans le premier texte de ma chronique mensuelle *Beyrouth dans le monde*, publiée dans *L'Orient-Le Jour* entre février 2022 et mars 2023 : « Nous ne sommes pas résilients, nous sommes subsidents » (*L'Orient-Le Jour*, 26 février 2022).

² تسلم المصالح الاقتصادية، تسلم فرق الشرق الخاصة، والجلء العسكري

³ وفي ٣١ كانون الأول ١٩٤٦، أجلي آخر جندي أجنبي عن لبنان، فاحتفل بذلك اللبنانيون حكومة وشعباً، وتم تخليد الحدث بوضع لوحة على صخور نهر الكلب في عهد الرئيس بشارة الخوري وحكومة رياض الصلح.

⁴ Par extension, la notion de dispositif cognitif collectif désigne ici la ville comme support de traces, de traitements et de transmissions (Ricœur, 2000), où s'agrègent indices, récits et usages. Les épaves urbaines y agissent comme des nœuds mnésiques, activés par les circulations et les pratiques des habitants.

⁵ Projet effectué entre août 2022 et août 2023 avec le soutien des Éditions Terre Urbaine.

⁶ En Réaction à l'intervention de Maria Jabbour sur La migration ou l'identité en souffrance, le 22/02/2024 dans le cadre des activités scientifiques de l'Association libanaise pour le développement de la psychanalyse (ALDeP), <https://www.aldep.org/article.php?index=126>

⁷ Interview de Marie-Thérèse Khair Badawi par Dominique Lagarde et Scarlett Haddad, *La guerre dans la tête*, in L'Express, le 03/08/2006, https://www.lexpress.fr/informations/la-guerre-dans-la-tete_674281.html

Table des illustrations

Fig. 1 – La Tout Murr, © Camille Ammoun, 2023

Fig. 2 – Le Holliday Inn, © Camille Ammoun, 2023

Fig. 3 – L'Œuf du City Center, © Camille Ammoun, 2019

Fig. 4 – Le quartier général d'Electricité du Liban (EDL), © Camille Ammoun, 2022

Fig. 5 – Les Dolos de Dalieh, © Camille Ammoun, 2025

Fig. 6 – Les Silos du Port de Beyrouth, © Camille Ammoun, 2022



BIBLIOGRAPHIE

- AMMOUN, C. (2020), *Octobre Liban*. Paris : Inculte.
- (2023), *Subsidence*. Paris : Terre Urbaine.
- AUGÉ, M. (1992) *Non-Lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil.
- BOWLBY, J. (2020), *Attachement et perte, Vol. 1, 2 & 3*. Paris : Presses Universitaires de France.
- CORM, G. (2001), *La Méditerranée, espace de conflit, espace de rêve*. Paris : L'Harmattan.
- COVERLEY, M. (2011), *Psychogéographie ! Poétique de l'exploration urbaine*. Paris : Les Moutons électriques.
- CYRULNIK, B. et JORLAND, G. (2012), *Résilience, connaissances de base*. Paris : Odile Jacob.
- DEBORD, G. (1955), Introduction à une critique de la géographie urbaine. *Les Lèvres nues*, 6.
- HALBWACHS, M. (1994), *Les Cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Albin Michel.
- HALBWACHS, M. (1997), *La Mémoire collective, Édition critique établie par Gérard Namer*. Paris : Albin Michel.
- LEVI, P. (1988), *Si c'est un homme*. Paris : Pocket.
- MAJDALANI, Ch. (2020), *Beyrouth 2020 : Journal d'un effondrement*. Paris : Actes Sud.
- MOURAD, I., BOU TANNOUS, Ch. Et CHAHADA, J. (2024), *al-wāfi fī al-tārīkh, al-sana al-thālitha al-thānawiyya*. Beyrouth : Dar el Fikr el Loubnani.
- NORA, P. (1996), *Les Lieux de Mémoire*. Paris : Gallimard.
- PACHET, P. (2025, 28 janvier). *Pages arrachées à Primo Levi : Les gestes de la survie* [Podcast audio]. Dans D. Kolnikoff (Prod.), *Lectures du soir – France Culture*.
- RECLUS, E. (1905), *L'Homme et la Terre*, Livre II, Histoire ancienne. Paris : Librairie Universelle.
- RICŒUR, P. (2014) *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Paris : Seuil.
- TALEB, N. N. (2013), *Antifragile : Les bienfaits du désordre*. Paris : Les Belles Lettres.
- TUÉNI, N. (1979), *Liban : 20 Poèmes Pour Un Amour*. Beyrouth : Dar An Nahar.
- SKAFF, Ch. (2013). L'amnistie et la justice transitionnelle, Un exemple : les accords de paix au Liban. *Le Portique*, 31.
- WERNER, E. E., et SMITH, R. S. (2001), *Journeys from Childhood to Midlife: Risk, Resilience, and Recovery*. Ithaca, NY : Cornell University Press.



BIOGRAPHIE

Camille Ammoun est écrivain et politologue. Après des études en économie et sciences politiques effectuées à Beyrouth, Paris et Bologne, il travaille pendant dix ans à Dubaï sur les questions de durabilité et de résilience urbaine. Consultant en politiques publiques, ses domaines de réflexion portent sur la ville, l'économie politique et le changement climatique. Dans ses textes, Camille Ammoun s'intéresse à la psychogéographie en tant que dispositif littéraire pour aborder les problématiques urbaines contemporaines. Il est membre de la

Maison Internationale des Écrivains à Beyrouth (Beyt el Kottab) et enseigne la psychogéographie à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth (USJ) et à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts (ALBA).



BIOGRAPHY

Camille Ammoun is a writer and political scientist. He studied economics and political science in Beirut, Paris, and Bologna, before spending ten years in Dubai working on issues related to urban sustainability and resilience. As a policy advisor, his work focuses on urban development, political economy and climate change. In his writing, he explores psychogeography as a literary tool to engage with contemporary urban issues. He is a member of the International Writers' House in Beirut (Beyt el Kottab) and teaches psychogeography at the Saint Joseph University of Beirut (USJ) and the Lebanese Academy of Fine Arts (ALBA).